

Gérard PINTON

La BAULE-PARIS

Récits et
nouvelles

Édition Gérard PINTON

© **Gérard PINTON**, dépôt légal janvier 2014

Édition **Gérard PINTON** 61360 Saint-Jouin-de-Blavou

Courriel : gpinton-ecrivainpublic@orange.fr

Site : gerardpinton-ecrivainpublic.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-92296-01-3

Saisie, composition, illustration d'après Achille Cesbron, conception
graphique : **Gérard PINTON**

La Baule-Paris

Je fus sorti brutalement de mon sommeil par de fortes voix qui criaient :

— Hé, debout ! Vous êtes à Châtillon !

Je me redressai vivement. Le compartiment, assombri par les stores baissés, était immobile. Trois ouvriers en bleu de travail occupaient l'embrasure de la porte et souriaient.

— Vous vous moquez de moi, Messieurs !

— Mais pas du tout, s'écrièrent-ils en riant de plus belle.

— Et le monsieur dans le compartiment d'à côté ?

Ils se déplacèrent, firent coulisser la porte.

— Il n'y a personne.

Je fus consterné.

Je me repassai alors en mémoire les événements de la nuit.

Vingt-deux heures. La gare de La Baule, grand pavillon symétrique en pierre meulière, est illuminée. Deux taxis patientent sur le parking.

Conformiste !

L'eau grise et sale du port scintille en mille paillettes sous les rayons d'un chaud soleil d'été. Dans le ciel bleu, les mouettes, à la face brune, au bec et aux pattes rouge sombre, mêlées aux goélands plus gros, reconnaissables à leur bec jaune et leur dos argenté, crient et volent en tous sens. De temps à autre, elles s'abattent soudainement pour happer un poisson flottant ou pour se poser et picorer quelques coquillages ou crustacés retenus dans les chaluts enroulés sous les portiques à l'arrière des chalutiers. Ceux-ci, longs et massifs, amarrés bord à bord, semblent respirer paisiblement, mollement bercés par la houle. L'un d'entre eux, par l'écouille du pont avant couvert, s'approvisionne en glace nécessaire à la conservation du poisson ; un autre, près duquel stationne un bateau-réservoir coloré de jaune et bas sur l'eau, fait le plein de fioul. Sortant d'une fourgonnette, des commis pressés transbordent des provisions de bouche à bord d'un chalutier. Des marins au visage buriné, en pantalon et vareuse bleus, s'affairent sur les bateaux. Certains, de leurs doigts épais mais agiles, ramendent des filets. Sur les quais, des funes, les longs câbles qui

Oncle Pierre

— Oncle Pierre !

— Philippe !

Oncle Pierre m'avait reconnu ! Je pénétrai dans la chambre propre et calme de l'hôpital de Houdan, dans la grande banlieue parisienne. Un vieillard geignait dans le premier lit. Oncle Pierre était près de la fenêtre. Son corps amaigri gisait immobile sous les draps blancs. Il me souriait, les mains croisées sur la poitrine. Tandis que je me penchai pour l'embrasser, il se redressa péniblement posant une main osseuse sur mon bras. Les pommettes saillaient sous la peau fine.

— Comment vas-tu, oncle Pierre ?

— Comme ça, tout doucement.

Sur le mur à gauche de la fenêtre était fixé avec du ruban adhésif un imprimé : *« Soixante-dixième anniversaire de l'Armistice du 11 novembre 1918. À Monsieur Pierre Corvec, en hommage et en reconnaissance des services rendus à la France au cours de la guerre 1914-1918. Signé : François Mitterrand. »*

Caméra

Le soleil pénètre par la fenêtre, en cette fin d'après-midi. Les branchages légèrement agités par le vent s'interposent et créent des ombres et des couleurs mouvantes sur le mur du fond. La fine poussière soulevée par le balai danse dans les rayons. Le sol est propre, les livres sont rangés sur les rayonnages neufs, les papiers sont classés sur le bureau.

Mais là-bas, dans un coin sombre et encore encombré, sommeille, telle une boîte à chaussures posée sur le côté, une sacoche noire. Le faux cuir se teinte de gris sur le dessus. Poussière et moisissure témoignent d'une longue réclusion. La caméra, comme un cadavre dans sa bière, gît là, abandonnée.

Le soleil éclaire la couchette. Par le hublot, le miroitement de la mer éclabousse les cloisons d'éclats de lumière. Le ronronnement grave et profond du moteur monte de la salle des machines. La fumée aux odeurs de fioul s'insinue par les cour-sives jusqu'à la cabine. Le plancher vibre et roule

Un mauvais film

Un soir papa m'a dit :

— Je t'emmène au cinéma.

J'avais neuf ans. C'était mon cadeau d'anniversaire. Papa était projectionniste le samedi soir. Il passait le dimanche avec nous : quelqu'un d'autre assurait les séances de l'après-midi.

Au cinéma ! J'allais prendre le bus, voir du monde, découvrir la cabine et regarder *L'Avare*.

Je n'avais jamais pris le bus. Pour aller à l'école, maman nous emmenait à pied. Elle tenait Serge et Éric par la main mais moi, qui étais plus grande, je pouvais marcher seule sur le trottoir, avec mon cartable sur le dos. Nous avions un kilomètre à parcourir. L'avenue toute droite était bordée de marronniers. En automne, les garçons fabriquaient des pipes avec les marrons. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de l'école, nous rencontrions nos camarades sur le pas de leur porte ou accourant par les rues de traverse. Et c'était une foule d'enfants et de parents qui s'agglutinait aux portes de notre école primaire de briques et de meulières. Les deux porches portaient encore les

Quelle semaine !

-1-

Ah ! L'heureux temps !

Ah ! L'heureux temps du pied dans la bouche ! quand, allongé sur le dos, on attrapait son pied des deux mains et, pinçant les lèvres, on retirait sa chaussette, que l'on suçait quelquefois pendant d'exquises minutes ! quand, en tirant un peu plus, on enfournait le pied dans la bouche et qu'on se chatouillait les orteils en tétant !

Ah ! L'heureux temps des mains-papillons qui vi-revoltaient pour distraire ou pour consoler et que l'on suivait d'un regard attentif tandis que l'on souriait de plus en plus béatement !

L'heureux temps des gazouillis, des babillages, des petits cris qu'on lançait pour s'exercer la voix et tester ses oreilles et qui attiraient l'attention et les sourires !

L'heureux temps où, quand on avait faim, soif, un rot de travers, une couche sale, il suffisait que l'on criât, braillât, hurlât pour voir ses désirs satis-faits.

En classe

Je traverse la cour de récréation sous un ciel gris. De pauvres rayons filtrent à travers les nuages, un vent léger soulève un peu de poussière. J'ouvre la salle de sciences naturelles, pose ma sacoche sur la paillasse, sors mon classeur de cours, donne un rapide coup de chiffon sur le tableau blanc maculé de quelques traces de marqueur noir. La sonnerie retentit : il est onze heures vingt-cinq. J'attends mes élèves de troisième sur le pas de la porte.

Rapidement les classes livrent leurs flots d'élèves affamés. Les plus jeunes, bavards et pressés, se précipitent en direction de la cantine. C'est une joyeuse débandade. Les plus âgés attendent leur tour sur la cour et profitent de cette récréation.

Quatre élèves sur douze arrivent à l'heure : Anne Blais, Marcel Garnier, Patrick Aumont, Danièle Utin. Quant à Lydie Barbier et Louise Renard, elles arriveront en retard car mon collègue de Physique-Chimie doit leur donner un document, il me le dit lui-même en me croisant, il n'y a donc pas de problème (en tout cas, lui ne se sent nullement gêné !).

Première rencontre

C'était à l'époque où il était encore accoutumé qu'il neigeât en hiver. La nuit était tombée, noire, froide – la température atteignait déjà moins dix degrés – sans nuages, immobile, silencieuse, pailletée d'étoiles évoquant le Noël prochain. Tous les volets étaient méticuleusement fermés pour conserver la chaleur du feu qui ronronnait dans le fourneau à bois en service dans la cuisine. Nous nous étions calfeutrés dans la maison, isolés du monde, comme pelotonnés dans notre petit univers clos.

Tandis que nous dînions, nous avions laissé toutes les portes intérieures ouvertes afin que la chaleur bienfaisante se répandît au rez-de-chaussée et montât à l'étage dans les chambres enfantines et dans la chambre parentale, rendant ainsi les lits douilllets pour accueillir un sommeil réconfortant.

Comme chaque soir, dans une des chambres en soupente, entouré des enfants regroupés sur le même lit, j'avais lu une histoire, puis deux, puis trois sur leurs instances. Enfin, la porte de chaque chambre étant close, dans le noir, à chacun bien au